

Nouvelle servitude volontaire du penser

*C*ONTRE LA DIALECTIQUE, dans le divertissement généralisé, le positivisme jouisseur et l'accomplissement libéral du bien-être et du bel-esprit, il y a encore ce lamento des mauvais philosophes de la vie, celui de l'immanence perdue. Aujourd'hui, son anti-rationalisme ressemble parfois à celui décrépité des Lebensphilosophen des années trente, mais la farce en plus de la tragédie que ceux-ci pouvaient déjà incarner au regard des Nietzsche, Bergson ou Dilthey. Ceci donne à la comparaison sa limite animalière : les hyènes en odeur de saleté médiatique n'ont pas grand chose des loups de meute, encore moins des loups solitaires. Elles ne sont pas moins dangereuses malgré leurs ricanements morbides.

La nouvelle servitude volontaire du penser naît du sort terre-à-terre que l'on a réservé à la transcendance et aux métaphysiques de la survivance. Ici, le jargon philosophique de Heidegger, usé par les oblats du saint sacrifice, de la sainte autorité et de la sainte alliance, est à l'expérience du loft ce que l'esthétisation de la politique de Hitler fut à l'expérience du camp d'extermination. Tout ce qui chez l'un reste de sujet le laisse s'abandonner à son élimination, tandis que chez l'autre l'élimination est le sujet absolu. Ce qui imprègne le capitalisme avancé de ce qu'il a à la fois enfanté et combattu spe(cta)culairement — le nazisme — est l'odeur rance de l'Être heideggerien et ses corrélats, abbaun, erlebnis, deconstruction, mort du penser sur l'autel d'un originaire inaccessible. Le moment de vérité se réduit à l'irrationalisme médiocre d'une conception normative du monde. Emphatiquement, tout n'est que rien : le penser-choux, à la mode de chez nous, se plante dans les analogies approbatives, les métaphores adaptatives, les incohérences comme style, les aventures sur le vide.

À la rescousse de l'apathie, la mort est posée par le besoin d'ontologie comme état permanent, c'est sur elle qu'est indexée la vie et non l'inverse. Le penser est mélancoliquement empêché d'agir sur la chose, le concept de dépasser le concept, d'atteindre même problématiquement au non-conceptuel. En vérité, sans restriction, il s'agit bien d'une pensée crépusculaire, le plus souvent d'une pseudo-pensée. L'Origine sans origine, le dé-jà du maître des différences, donnent au monde les relents de sanglots du cortège des identités pétrifiées. Enfin sûres du fondement qu'elles cherchaient depuis si longtemps, les nouvelles philosophies épigonales de l'abaissement (loft-philosophies) se laissent alors aller aux chants de l'inhumanité essentielle du langage, pour se reconforter et de leur qualinquisisme et des affres d'une philosophie morale, sociale et critique qui a pu oser renoncer à être le massacreur en pensant et en écrivant le massacre de ce monde.

Face au crétinisme auto-évident (Tapie, Berlusconi, Chirac-écologie, épizootie, loft-story, foot-folie, rave-party, etc.), les philosophes du « oui, oui » aiment le médiatique comme l'immédiat heideggerien balayait les médiations objectives qui donnaient le vertige au penser mais permettaient, aussi, de penser le vertige.

Ce qui se répète deux fois pour atteindre sous nos yeux le paroxysme de la tromperie grand-guignolesque est à peine de l'histoire pour les gérants du magasin d'attrape-nigauds : c'est la palingénésie marchande de l'essence de l'Être, c'est l'éternel retour sous contrôle publicitaire, l'impulsion planétaire de sucer son pouce sous l'œil écarlate des porn-caméras. Mais on ne peut sortir autrement de l'histoire qu'en régressant.

Lorsque penser signifie identifier et que l'identification est faite, le penser s'arrogé le statut de vérité. Du positivisme le plus froid au criticisme le plus infaillible, c'est cette position messianique, cet âge d'or du penser, qui transforme la théorie la plus aboutie en hochet pour sexagénaire, généralement mâle, en mal de reconnaissance... identitaire. À l'amble de cette cachexie de la pensée, la mise en spectacle d'une identité vide — que nous pouvons appréhender comme loftstorisation — assure et rassure la populace inquiète de la spoliation du pouvoir économique, politique, et finalement médiatique, par une bourgeoisie grimée en technocratie.

Chacun, haineux ou aimant, les yeux rivés sur l'écran de rêve d'une fumée sans feu, peut à loisir briguer les fastes du confort de l'enfermement luxueux sans perdre pour autant ses caractéristiques : le miroir aux alouettes permet de renvoyer en toute quiétude l'image du con — con, mais très tendance — qui ne brigue que la plus-value d'un système qui l'écrase, le soumet, l'avale, l'abêtie, et plus encore, le transforme en bras armé de sa propre servitude. Quand la télévision franchit le mur du con, c'est qu'elle est au service exclusif des bailleurs de fonds de la crétinisation totale du monde.

D'aucuns pouvaient croire que la vigilance critique protégerait l'humanité du risque d'abêtissement ultime prôné par les chantres du libéralisme médiatique, tous ces petits caporaux aux ordres du général Big Brother. Raté, mille fois raté. L'idiotie culturelle guette chacun de nous, et, parfois, l'abri tant espéré se révèle le plus implacable des pièges à gogo. Dommage... Là où nous envisageons l'îlot d'élévation libertaire, le havre de richesse communicationnelle, le mondialisme de l'universalité, il n'y a rien ; rien qu'un désert grandissant de sécheresse, un trou noir d'incompréhension grimé en amour du prochain, des pixels de solitudes interconnectés au centre d'une machine remplie de bugs répétitifs, une infinie scansion de nullité.

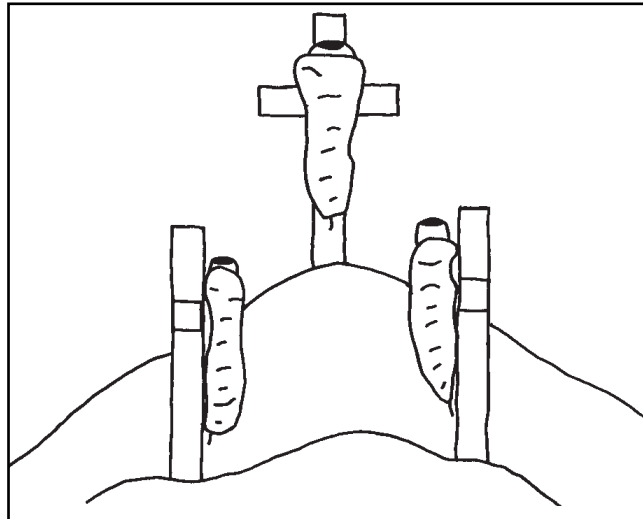
Que serait l'écume (ou la bave) de ce liquide fermenté ? L'essor d'une philosophie de la fin simulant la fin de la philosophie, sans sa réalisation, par l'amalgame putride de l'homme et de son être-là (l'essence encule l'existence...), nous renvoie à l'infini soit aux fariboles éhontées du classicisme humaniste, de la grande réforme, soit à son ombre cynique prêchant tout sourire les valeurs de l'adaptation en guise d'issue respectable à l'aporie manifeste du techno-capital. Alors qu'en toile de fond démocrate s'enchaînent, au rythme de la distribution des quotas multiculturalistes, la foulditude de pauvres critiques théoriques juste assez molletonnées pour rebondir sur les murs impénétrables des universités détruites et atteindre en leur sein protecteur les mamelles du degré zéro de la pensée... Pour ne plus s'y perdre, faudra-t-il en venir à citer des noms et à faire des palinodies d'oripeaux de pensée de toutes les canailles du bel-esprit un fantastique catalogue des raisons absconses qui perdent tant en détermination qu'elles suivent à la trace les relents putrides des vainqueurs après chaque record battu ?

Les quinzaines du prêt-à-penser donnent à l'envi de quoi se servir en idées sans corps, comme les quinzaines du prêt-à-porter subjuguent nos érotismes cybernétiques de corps sans idées. Logiques spectrales poussées jusqu'aux confins de la radicalité derridienne. L'intimidation esthétique diffuse la culpabilité dans le corps du langage et déconstruit facilement ce qui pouvait encore faire de la pensée une véritable composition, le prisme captant les couleurs du non-étant dans l'étant, le pouvoir d'énoncer les possibles : un moment actif, si réduit soit-il. On pourra toujours nous répondre que les « Monsieur Jourdain » du déconstructivisme, technocrates, technologues, technopublicistes, technophilosophes, etc.,

pratiquent également le penser comme on fait de la musique : mais faudra-t-il aussi en venir aux balbutiements de la raison critique pour avoir à distinguer musique et bruit ?

S'abandonner à la chose nous dit-on d'un air sérieux et hantologique : allons, allons, l'hymne de la turlutte finale n'est pas encore sous nos fenêtres, contentons-nous donc des plaisirs merdiques que nous enfoncent les diverses machines à jouir de nos social-démocraties et ravons donc, cultivons notre jardin, la position se prête aux fantasmes du socius. Avec un peu d'ironie nihiliste, sans doute ne nous faudra-t-il pas trop de vaseline... Mais faire l'expérience de la souffrance aidé d'une conscience critique déterminée, pourrait valoir bien mieux en terme de plaisirs anaux : sans doute même que le penser et la sodomie pourraient retrouver leurs amours et leurs lettres de noblesse. Certes, pas comme une certaine sociologie en vacances, qui se compare à un sport de combat, et tâche par mode participative de réhabiliter les artistes de la cogne, leur sens viscéral de l'exploitation, et veut envisager — Ô humanisme, Ô fraternité suprêmes ! — une commercialisation naturelle du corps prolétarien ou/et une prolétarisation forcée d'une non-pensée intellectuelle. Non, décidément la gloire de la sodomie n'est ni le fist-fucking ni le fast-thinking (à moins que ce ne soit le fast-fucking ou le fist-thinking).

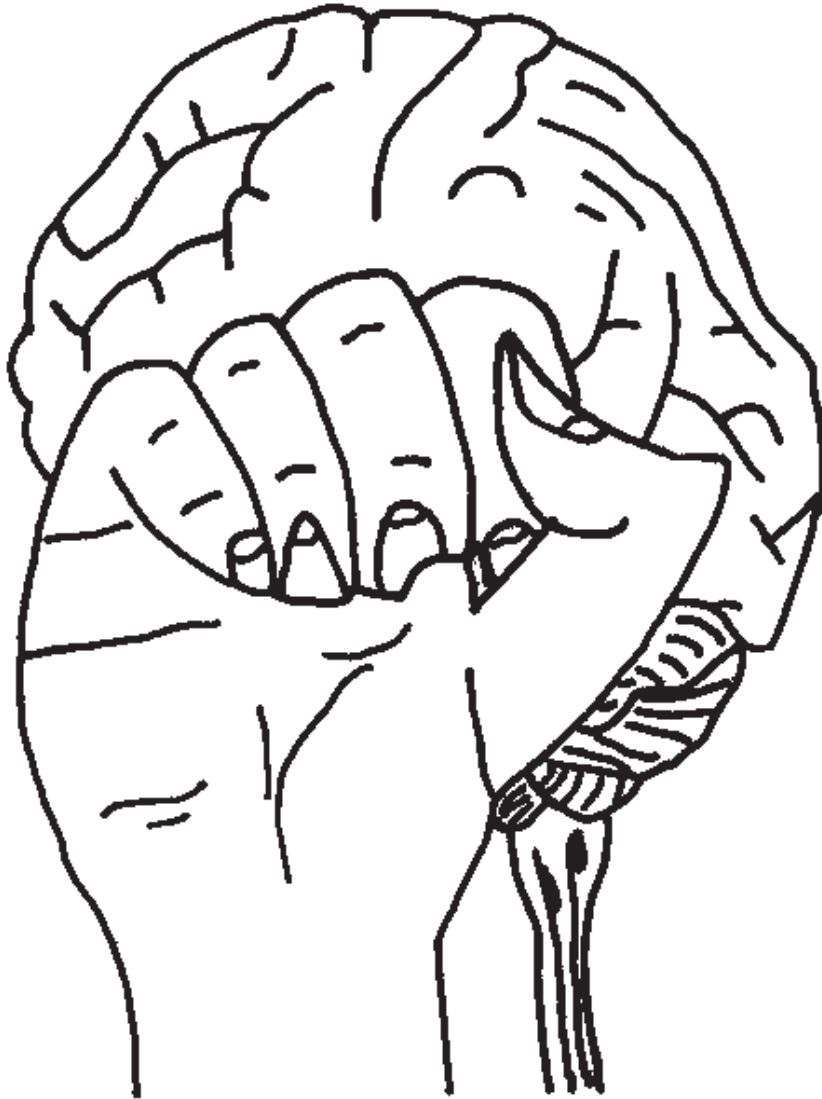
Renaud VRAGHIN,
Rave-Party
ou Trois Crucifères
au Golgotha, 2001.



Mais, pour reprendre Sade sans lui faire de petits dans le dos, toute pensée ne devrait sans doute plus oublier les conséquences majeures de son observation selon laquelle l'endroit le plus anatomiquement et naturellement approprié pour loger le sexe d'un homme est l'anus. C'est alors qu'on trouve bien Sade en Marx (ce qui conjurera les imbéciles au sujet de notre homophobie présumée ; procto humanum est !) : « La théorie est capable de pénétrer les masses dès qu'elle procède par des démonstrations ad hominem, et elle fait des démonstrations ad hominem dès qu'elle devient radicale. Être radical, c'est prendre les choses par la racine. Or, pour l'homme, la racine, c'est l'homme lui-même. » Le reste n'est alors, peut-être, que détournement du plaisir de penser... Géométries contre-nature dans l'espace cybernético-médiatique au sein duquel les masses se pâment sans puissance orgastique.

Tâchons donc, avec encore un peu d'effort, de mettre la société sur ses pieds, plutôt que de la laisser s'émerveiller mortellement de la hauteur de son cul au pinacle de la bêtise.

Fabien OLLIER et Henri VAUGRAND,
septembre 2001



Renaud VRAGHIN, *Fist-Thinking*, 2001.